

Françoise Theillou

Inédit

« Où en êtes-vous avec l'Empereur ? »

Malraux et Napoléon

Je fais mes plans avec les rêves de mes soldats endormis.

Pour Dominique

En 1929, Malraux, dont on n'aura pas oublié que le premier métier est éditeur de livres rares, cède à Gaston Gallimard les éditions illustrées *A la Sphère* et *Les Aldes* créées après son retour d'Indochine. Celui-ci, dont Gide vantait « le zèle et le bon goût », l'engage alors comme Directeur Artistique. Mission à la fois éditoriale et tournée vers les arts plastiques puisque Gallimard entendait produire des expositions. Membre du Comité de lecture, Malraux crée aussi des collections : *Du monde entier*, *Les Essais*, *Mémoires révélateurs*. A une *Vie de d'Artagnan par lui-même* et aux *Journaux intimes de Byron* succède, en février 1930, une *Vie de Napoléon, rétablie d'après les textes, lettres, proclamations, écrits par lui-même*. Là est l'intérêt de l'entreprise : faire parler les héros d'eux-mêmes par eux-mêmes, sans ajouter, sans retrancher, sans commenter, uniquement par le truchement d'un montage et sans nom d'auteur. Il n'est pas exclu qu'à une époque rude et angoissante, Malraux veuille opposer l'image d'un héros « en qui s'unissent

l'aptitude à l'action, la culture et la lucidité », comme ce Garin des *Conquérants* qu'il vient d'achever et dont le succès a été considérable.

L'ouvrage pourtant n'aura aucun succès et la collection s'éteindra avec lui. Malraux poursuit la rédaction de *La Voie royale*, travaille à une édition de luxe des *Calligrammes* d'Apollinaire, illustrée de lithographies de Chirico ; il va bientôt partir pour Ispahan.

En 1998, soixante ans plus tard, les éditions Gallimard publient à nouveau cette *Vie de Napoléon par lui-même* dans *Les Cahiers de la NRF*, une édition établie par Philippe Delpuech, historien et collaborateur de l'établissement des œuvres complètes de Malraux dans La Pléiade. Elle est préfacée par Jean Grosjean. Sans manuscrit et sans signature, elle n'a pas été retenue pour figurer dans les œuvres complètes de l'écrivain. Dommage.

Malraux a lu et relu Plutarque, Suétone, *Les Vies* de Vasari, *La vie de Monsieur Pascal* raconté par sa sœur Gilberte Périer, *Les Mémoires de Jean Racine* par Louis, son fils, et les nombreux ouvrages d'historiographie littéraire produits au XIX^e siècle, de Sainte-Beuve à Taine. Dans les années 20, la biographie commence à devenir un genre littéraire à part avec André Maurois ou Stefan Zweig traduit en français¹, qui en deviendront, parmi d'autres, des spécialistes. Malraux trouve aux anciens récits, « dans leur relative ignorance », « l'irremplaçable saveur d'époque ». « L'aquarium est offert avec les poissons », remarque-t-il dans *Néocritique*. Les autres relèvent de la reconstitution, un peu à la manière « des intérieurs recomposés avec des meubles d'époque ». Leur manque à tous « l'insaisissable irrationnel » qui ne métamorphose pas moins un destin que le projet mûri, et surtout l'expression mythique de leur personnage. Ainsi, le *Balzac* de Rodin exclut Honoré en pantoufles. Comment « écrire » la houppe de bure du géant du carrefour Raspail ? Malraux observe cependant que l'homme a toujours éprouvé le besoin de « voir incarnée la création ». Ainsi, l'auteur incertain et aveugle des poèmes homériques n'existerait-il pas vraiment sans le buste sculpté entre réalisme et idéalisme, cent fois reproduit, qui a traversé les siècles. Son effigie fixe Homère à jamais dans l'imaginaire historique et mythique de son temps.

Concernant la biographie, prisonnière de la chronologie et donc nécessairement linéaire, comment échapper à l'à-plat du récit ? L'interrogation deviendra plus vive avec

1 Citons, parmi d'autres, *Ariel ou la vie de Shelley* d'André Maurois, sorti en 1921, ou de Stefan Zweig le *Romain Rolland* traduit en français en 1929.

l'âge. Inquiet pour lui-même, il évoquera une approche de type « cubiste ». Peut-être la forme donnée aux *Antimémoires* qui font exploser le temps d'un homme, où se télescopent les souvenirs, le roman et l'Histoire, l'Histoire et la légende, les expériences personnelles et celles qu'il s'approprie, l'action et la méditation, le réel et l'imaginaire, a-t-elle réalisé quelque chose de cette ambition. Derrière le coq-à-l'âne de la narration en effet, l'unité du poème finalement se recompose, où le chercheur voit se dessiner un voyage circulaire².

Chez Malraux, comme chez le héros du *Rouge et le Noir*, il y a, au début, un adolescent encore enfant plongé dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il n'y a pas loin de la poutre de Julien Sorel à la table de la bibliothèque populaire de Bondy. C'est le même enfant accroché au récit d'une épopée historique.

Las Cases rapporte l'odyssée tragique du héros avec lequel il a embarqué sur *Le Bellérophon* à Plymouth vers la prison poissonnière de Sainte-Hélène. « Que pensons-nous faire dans ce lieu perdu, s'interroge déjà le proscrit ? Eh bien ! Nous écrirons nos mémoires³ ». Las Cases recueille pieusement ses mots et n'omet aucun détail de la pitoyable condition où Napoléon est réduit. Secrétaire particulier de l'Empereur à Sainte-Hélène, il enregistre tout, et commence à rédiger.

L'enfant captif qui dévore les huit volumes du *Mémorial*, 2000 pages, ne s'interroge pas sur la disproportion entre ce récit-fleuve et le séjour de seize mois seulement de Las Cases à Sainte-Hélène. Napoléon éclipse son scribe. Hudson Lowe pourtant, le Gouverneur de l'île, geôlier inquisiteur, est tombé sur une correspondance secrète de l'Empereur avec son frère, Lucien Bonaparte, via Las Cases. Celui-ci, déjà mal en cour, aussitôt accusé d'espionnage, est expulsé de l'île, tous ses papiers confisqués. Interdit de séjour en France par la Monarchie rétablie, l'ancien marquis émigré rallié à Napoléon et devenu Comte d'Empire erre d'Allemagne en Angleterre. Il finit par échouer en Belgique où, cloîtré, il réécrira le *Mémorial* que, rentré en grâce, il publiera en France en 1823⁴. Si

2 Voir Claude Pillet, *Le Sens ou la mort*, Annexes, figure 8 : Le voyage circulaire des *Antimémoires*.

3 *Napoléon par lui-même*, p. 338. La phrase fait écho aux adieux à la garde : « Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble ».

4 Le 30 septembre 2017, le journal *Le Monde* publiait un article intitulé « La Fabrique du *Mémorial* », rapportant qu'un chercheur anglais, Peter Hicks, qui recherchait des documents dans le fonds Hudson Lowe à La British Library de Londres en 2005, y trouva une copie du *Mémorial* incomparablement plus

le style désigne l'écrivain, Las Cases n'en n'est pas un. Il est une bible sans accent avec un titre réussi. Sorti, comme Napoléon, de l'Ecole Militaire, Las Cases est un marin qui s'intéresse à l'histoire et à la géographie. Sait-on qu'il a déjà composé un monumental Atlas historique publié sous un nom d'emprunt ? Pas de *Mémorial* sans Las Cases, mais sans Napoléon, pas de Las Cases non plus. L'artiste, c'est l'Empereur.

La tentation d'écrire un « Napoléon par lui-même » a séduit plus d'un auteur. La Bibliothèque nationale témoigne abondamment de ces tentatives manquées. Aucune n'en tient le pari. L'auteur s'affiche invariablement sur la couverture du livre, contredisant son titre. Aucun ne résiste au commentaire, aux « éclaircissements » jugés indispensables, au souci d'exhaustivité surtout qui conduit parfois à débiter en tranches chapitrées une existence si continue qu'elle ne sépare pas le jour de la nuit. « Le vrai courage, disait l'Empereur, c'est celui de trois heures du matin⁵ ».

Malraux, lui, relève le gant. Il brosse anonymement un singulier « autoportrait » de l'Empereur. Dans son édition de 1930, l'ouvrage paraît sous une couverture particulière : une bordure de N séparés par des couronnes de lauriers. Surtitre : « Mémoires révélateurs ». Titre: *Napoléon par lui-même*. Sous-titre : *D'après les textes, lettres, proclamations, écrits*. Mention bien vague. Malraux ne cite jamais ses sources. La « biographie » commence en 1786. Bonaparte a 17 ans, il sort de l'Ecole militaire supérieure de Paris et il a été affecté comme sous-lieutenant d'artillerie au régiment de La Fère alors en garnison à Valence. Il a perdu son père l'année précédente. Mélancolique, il s'interroge sur son destin et songe à la mort. L'ouvrage se clôt sur sa fin à Sainte-Hélène.

Malraux ne travaille pas en historien mais en artiste. En sculpteur, en modelleur plutôt, avant le bronze. Il feint de suivre le calendrier mais il se réserve d'en sélectionner les dates. Les années se suivent, mais il en choisit les jours. Bien malin qui pourra repérer les omissions, bien mesquin qui s'en offusquera. Alors il faut refermer le livre.

En 1929, Malraux dispose d'une bibliographie napoléonienne considérable accumulée au XIX^e siècle et qui s'est encore étoffée. Une précieuse *Correspondance*

sèche et plus courte que l'ouvrage que nous connaissons. Celle-ci a fait l'objet d'une édition collective, conduite par Thierry Lentz, chez Perrin, en octobre 2017.

Las Cases était surnommé par les fidèles de Sainte-Hélène : « Le Jésuite ».

5 Malraux rappelle souvent cette phrase, en se trompant d'une heure : « deux heures », au lieu de « trois ».

inédite de Napoléon I^{er}, en cinq volumes, conservée aux Archives de la Guerre et parue entre 1912 et 1915, est ainsi venue s'ajouter à la *Correspondance* de 32 volumes qu'avait fait publier Napoléon III entre 1858 et 1869. Il utilise aussi le premier tome des *Cahiers de Sainte-Hélène* du Général Bertrand paru en 1921⁶. Il puise aussi dans des ouvrages méconnus et pittoresques comme *Les Cahiers du Capitaine Coignet* parus en 1887, ou *Les Mémoires du Sergent Bourgogne* de 1898. Grâce à eux il va faire parler les soldats.

Du siège de Toulon à Longwood, de son élévation à sa chute, l'Empereur n'a cessé de penser son action. Il réfléchit sur l'histoire immédiate et médite sur l'expérience. Le lecteur pense souvent à Thucydide, à Machiavel, à Clausewitz, son contemporain. Il y a toute une théorie de la guerre dans *Napoléon par lui-même*. Est-ce à l'occasion de cet ouvrage que Malraux découvre l'énigmatique formule qu'il citera souvent, oralement comme dans son œuvre : « La guerre est un art simple, et tout d'exécution⁷ » ? En réalité, Napoléon commence par montrer qu'elle tient d'abord de la mathématique, d'où le « théorème » : « La force d'une armée, comme la quantité en mécanique, s'évalue par la masse multipliée par la vitesse », ou bien cet autre : « La science militaire consiste à bien calculer toutes les chances d'abord et ensuite à faire exactement, presque mathématiquement, la part du hasard ». Mais l'esprit de finesse rejoint aussitôt l'esprit de géométrie : « C'est un tact de conduite qui, promptement, constitue le génie de la guerre⁸ ». Retour à l'indéfinissable. Malraux feignant d'en finir, répond à « l'art tout d'exécution » de Napoléon par une boutade : « Comme les autres arts, d'ailleurs⁹ ».

L'écrivain avait donné comme titre à sa collection *Mémoires révélateurs*. L'adjectif tient ses promesses. Le lecteur, quoiqu'en terrain connu, sort de l'ouvrage avec le sentiment du neuf, « un plaisir assez unique » écrit Grosjean. Texte infatigable et brillant, « du granit chauffé au volcan¹⁰ », où se mêlent tous les registres, solennel, anecdotique,

6 Le second tome ne paraîtra qu'en 1959 chez Albin Michel. L'auteur y prend le relais de Las Cases et s'y montre un témoin sincère et sans complaisance de la captivité de l'Empereur entouré de ses derniers fidèles. Gourgaud et Montholon ont aussi laissé des Mémoires, mais de bien moindre qualité. Le premier évoque surtout la vie quotidienne à Longwood, le second rédige 20 ans plus tard des *Souvenirs* ... revus et corrigés par Alexandre Dumas. Avec Las Cases et Bertrand, Jean Tulard les a pourtant surnommés « Les Quatre Évangélistes de Sainte-Hélène ».

7 On la trouve en particulier dans *Le Démon de l'absolu*. Elle sera reprise dans *Les Chênes qu'on abat*...

8 Respectivement p. 105 et p. 39. Les deux dernières citations sont contemporaines : elles datent de juillet 1796 à Milan.

9 In Lettre-Préface à *Chimères ou Réalités, Essai de stratégie occidentale* du Général Jacquot, 1953.

10 Telle était l'appréciation d'un professeur de Bonaparte à l'École militaire.

sentimental, narratif, philosophique ou moral, militaire ou politique. Le direct, comme dans un reportage, prévaut dans un montage nerveux, avec juste ce qu'il faut de repères chronologiques et géographiques, d'où l'impression chez le lecteur qu'il entend plus qu'il ne lit la note tenue d'une voix ressuscitée¹¹. Tout l'art de Malraux-romancier à mettre en scène la parole est déjà là.

Concernant l'imaginaire du personnage, cette dimension hors-cadre dont il regrette l'absence dans les biographies, l'auteur l'installe assez rapidement avec la mise en place, il faudrait dire la mise en scène de la Campagne d'Italie. On assiste à la mue d'un jeune soldat adolescent exilé, divisé entre son pays et la France, que l'humiliation du roi et la violence de « la canaille ¹²», vécues en direct, révulsent d'abord. Chargé de conduire l'opération de Toulon contre les Anglais, Bonaparte perce. Il s'est converti à la République, il est le maître de l'artillerie, sa spécialité et l'arme la plus moderne, et l'auteur d'un plan de bataille qui va rapidement assurer la victoire. Elle lui vaut, avec la faveur du frère de Robespierre, le Généralat de l'Armée d'Italie¹³. « La tête froide et le cœur chaud », c'est à Lodi qu'il prend conscience « d'être d'une trempe à part » et d'avoir un destin. Le montage de Malraux fait une large place à cette Campagne d'Italie¹⁴. Les extraits des proclamations aux soldats et des bulletins de victoire au Directoire claquent comme des étendards. Il devient, à ses propres yeux, un héros, c'est-à-dire un personnage qui appartient à l'imaginaire. En grande partie l'imaginaire antique et épique de son temps. D'où, entre autres pillages, cette quantité de bustes romains, un butin pour un *triomphe*, qu'il expédie au Museum de Paris. L'Italie, elle, est érotisée, elle est sa «maîtresse»¹⁵. Effet de contamination des imaginaires, derrière la main de Malraux, le

11 « Une voix profonde et voilée », « des expressions pittoresques et concises », « un dialogue vif, rapide, animé, plein de traits et de saillies », témoigne Marmont. Les contemporains s'accordent sur son langage brillant, avec des irrégularités et des *corsismes*, note Chaptal, dans l'ensemble plutôt défavorable à l'égard du personnage dans *Mes souvenirs sur Napoléon*. Y traînaient, écrit-il, des « scories » dont il ne chercha jamais à se corriger : « amnistie » pour « armistice », « point fulminant » pour « point culminant », « Océan » pour « Ossian », auteur qu'il lisait et relisait à Sainte-Hélène. Presque tous les écrits de Napoléon, sauf ses lettres intimes (2% sur 40.000) ont été dictés, « avec volubilité » puis revus et corrigés, par lui-même, par ses secrétaires, Bourrienne sous le Consulat, l'excellent François de Méneval, jeune historiographe, sous l'Empire, jusqu'en 1813, Las Cases enfin. Il avait aussi grande confiance en Berthier pour cet exercice.

12 C'est Napoléon qui parle.

13 Nous sommes en 1795, Bonaparte est Conventionnel et attaché au bureau topographique du Comité de Salut public.

14 En comparaison, la Campagne de Russie est presque escamotée. Faute de documents, sans doute, mais « pas que... ».

15 *Napoléon par lui-même*, p. 170.

lecteur voit celle de l'auteur de *Henry Brulard* et de l'incipit sans gras de la *Chartreuse de Parme* : « Le 15 mai 1796, le Général Bonaparte fit son entrée dans Milan à la tête de cette jeune armée qui venait de passer le pont de Lodi et d'apprendre au monde qu'après tant de siècles César et Alexandre avaient un successeur¹⁶ ».

Milan à peine prise, il faut sécuriser la route d'Ancône, le port vers l'Empire Ottoman. Le rêve oriental naît aussi en Italie. L'Orient, dont viennent « toutes les grandes gloires », selon Napoléon. L'expédition d'Italie enfin, c'est l'exportation victorieuse de la Révolution française par un chef charismatique à la tête des « Soldats de l'an II » de Hugo, dans un dénuement à faire peur, « sans pain et sans discipline », des « brigands » qu'il ramène à l'ordre, car « sans discipline point de victoire », un guide messianique « vers les terres les plus fertiles du monde » où ils briseront les chaînes des opprimés. La brigade d'Alsace-Lorraine était disciplinée et civilisée ; elle manquait aussi de tout. Kaléidoscope des images.

Il ne serait pas insensé d'imaginer un *Malraux par lui-même* sur ce modèle¹⁷. Nous en aurions toute la matière. L'écrivain redoutait dans la biographie que la médiocrité privée des grands hommes ne leur survécût. Il lui était ainsi pénible de savoir que Napoléon aimait à barbouiller de confiture la figure du Roi de Rome.

Dans un entretien avec Roger Stéphane du 16 septembre 1967, il rappelait « son extraordinaire intérêt pour Bonaparte » et pour la non moins « extraordinaire rigueur de sa pensée ». Le Ministère des Affaires culturelles était alors déjà dans la préparation de la Commémoration du Bicentenaire de la naissance de Napoléon le 15 août 1769. Une ample célébration avait été prévue dont un discours de Malraux à Ajaccio, le 15 août, et un autre du Général aux Invalides, le 2 décembre, pour « Le retour des Cendres¹⁸ ». Les

16 On notera le rythme de la phrase : deux segments à peu près équivalents puis un long enjambement jusqu'à la chute de la phrase, un vers blanc « César et Alexandre avaient un successeur ».

Stendhal cité par Malraux : « Le seul homme que j'aie aimé toute ma vie, c'est Napoléon » (article paru dans l'hebdomadaire *Elle* du 21 avril 1969).

17 On n'oubliera pas le *Malraux par lui-même* de Gaëtan Picon publié au Seuil en 1956 avec des annotations de l'écrivain et des morceaux choisis de son œuvre. Le concept de la collection *Les écrivains de toujours* tentait aussi de cerner les auteurs d'après leur œuvre plutôt que leur « vie » réduite à une chronologie placée en fin de volume.

18 A cette occasion Malraux prévoyait de rebaptiser l'Esplanade « Esplanade Napoléon ». Une vingtaine d'événements étaient prévus dont des extraits de la messe du Sacre à Notre-Dame et les cantates de Berlioz pour le Retour des Cendres à l'église des Invalides, une « Nuit de la Grande armée », un Hommage de la Comédie Française, un Festival du film napoléonien sous l'autorité d'Abel Gance

deux hommes s'étaient longuement entretenus sur le sujet, mais l'échec du Référendum du 27 avril 69 entraînant la démission immédiate du chef de l'Etat avait fait avorter le projet. Son ministre, dans la foulée, avait mis fin à ses fonctions à la mi-juin.

Le 11 décembre 1969, l'écrivain est invité à déjeuner à La Boisserie¹⁹, par un jour de neige. Les deux hommes se revoient pour la première fois. Ils ignorent que ce sera la dernière puisque De Gaulle décèdera un peu moins d'un an plus tard, le 9 novembre 1970. Le Général entraîne l'écrivain dans son cabinet de travail où ils s'entreprendront 40 minutes avant de passer à table avec Madame De Gaulle. Malraux quittera Colombey à 15 heures. La neige n'aura pas cessé de tomber. Ils ont passé trois heures ensemble, dont trois quarts d'heure en tête à tête, la matière première des *Chênes...*²⁰. Dans le train qui le ramène à Paris, Malraux commence à prendre des notes. De trois heures d'entretien naîtra un récit de cent-vingt pages un an et demi plus tard, un grand poème tragique, tantôt lyrique, tantôt cynique. Le déjeuner est devenu un dîner dont l'invité est sorti dans « la neige sans âge », sous un ciel constellé. Malraux avait opéré le même « transfert » lors de sa première entrevue avec le Général de Gaulle en août 1945. Il était alors midi tapant quand le Capitaine Guy était venu le prendre dans son duplex de Boulogne pour le mener au QG du Général. Il métamorphose aussi la scène en « nocturne » dans les *Antimémoires*²¹.

Deux hommes, plus malades qu'ils ne croient, entrés dans leur crépuscule et fascinés par l'Histoire, échangent sur le pouvoir, les vertus de l'action, ses bonheurs et ses revers, recomposant les événements depuis la Libération. Malraux renoue avec « les dialogues des hommes illustres » des *Antimémoires*. Il ne craint pas, au décours du texte, de se comparer à Chateaubriand « ratant » Napoléon mais bavardant à Prague « avec cet imbécile de Charles X ». Lui au moins n'aura pas laissé passer l'occasion.

souhaitant rester « digne de [ses] efforts antérieurs pour laisser vivante sa grande ombre ». (Lettre du cinéaste à Malraux du 20 août 1968. Archives de France).

19 Propriété du Général de Gaulle à Colombey-les-Deux-Eglises, où il s'est retiré.

20 Pléiade, OC III, 577-690. Nous en devons le « timing » à l'aide de camp du Général, le Colonel d'Escienne, présent à ses côtés à La Boisserie.

21 *Antimémoires* chapitre II, 2. Pléiade, OC III, 89. Voir aussi à ce sujet le témoignage de Madeleine Malraux dans Françoise Theillou, *Malraux à Boulogne, La maison du Musée imaginaire*, éditions Bartillat, 2009, p. 20.

Le dialogue cependant s'enlise un peu dans les références communes. Qui est qui ? Qui dit quoi ? De Gaulle souvent parle comme Malraux.

Hasard ou calcul, un hebdomadaire avec en couverture un portrait de Napoléon traîne sur une table. « Où en êtes-vous avec l'Empereur ? » interroge De Gaulle. Une manière de poursuivre l'entretien interrompu pour le Bicentenaire, de relancer aussi le débat à bonne altitude. Réponse : « Un très grand esprit mais une petite âme », un jugement qui heurte un tantinet le général : « Il n'a peut-être pas eu le temps ! », tempère-t-il.

L'étoile de Napoléon aurait-elle pâli à la fin de la vie de Malraux ? Faut-il croire avec Jean Lacouture à une « mutation » ? Nous ne le croyons pas. Chez Malraux, posture et poème peuvent très bien aller de pair. La sincérité n'a pas vraiment de sens pour lui. Certes il n'est plus l'homme de trente ans. Des nombreux combats qu'il a vécus, il a retenu l'expérience de la fraternité humaine et de l'attachement à la France incarnée par le Général. Ils ont fait route commune, ils ont été dix ans aux affaires, ils sont tombés politiquement ensemble. Ni l'un ni l'autre n'a compris la révolte de 1968 et aucun des deux n'a fait son deuil de l'échec politique qui s'en est suivi²². Tous deux s'en consolent en écrivant, l'un en retrouvant tout naturellement « ses chères études », l'autre en rédigeant, dans l'effort, ses mémoires qui, malgré tout, confie-t-il à son ami, l'aident à survivre²³. Depuis *l'Appel du 18 juin*, au vrai, pour Malraux il n'y a eu personne entre Napoléon et De Gaulle. Son estime, sa fidélité et sa loyauté ont été sans faille, comme son affection. Voyez la boutade si drôle et si juste de sa fille, Florence: « De Gaulle est la seule femme que mon père ait aimée ». Une « cristallisation », au sens stendhalien du terme, s'est accomplie autour du personnage. Le parallèle entre Napoléon et De Gaulle s'impose donc à lui, dicté en partie aussi par les circonstances. L'ennui, c'est que De Gaulle n'est qu'un général deux étoiles qui n'a pas exercé de haut commandement sur le terrain, d'où le distinguo établi par Malraux entre le conquérant, insatiable avaleur de royaumes, dont la vocation ne coïncide qu'avec son ambition personnelle, sans souci de

22 Au sentiment de « chienlit » de l'un correspond chez l'autre une crise de l'autorité : « Ce n'est pas la première fois que des étudiants s'insurgent, c'est peut-être la première fois que des adultes s'aplatissent ». (Allocution aux assises de *l'Union des Jeunes pour le progrès* à Strasbourg le 13 avril 1969). Malraux dira aussi : « La mort de mes enfants m'a coupé de la jeunesse ». Rappelons qu'il a perdu ses deux fils dans un accident d'automobile le 23 mai 1961.

23 « L'écriture est une puissante drogue » commente Malraux. Pléiade, OC III, 598.

son peuple, et le héros, oblatif, incarnation mystique d'un idéal. De Gaulle, c'est Bernard de Clairvaux prêchant la croisade au pied de Vézelay quand Napoléon, génial Rastignac, accumule les victoires qui ne mènent nulle part parce qu'elles ne sont pas altruistes ni sous-tendues par une métaphysique. Napoléon n'a pas trouvé « son âme » (Malraux reconnaît que ce concept est son « dada ») parce qu'il ne s'est battu ni pour la France ni pour les autres. Il lui manque une sensibilité religieuse. Malraux dans son *Napoléon par lui-même* a réuni beaucoup de déclarations de l'Empereur sur la religion qui n'est pas seulement « l'opium du peuple ». Voltairien, il sait qu'il est la montre qui existe mais qui ne se connaît pas²⁴ », sans cesser d'être « religieux », affirme-t-il, mais point « cagot »²⁵.

Le lecteur se prend à penser au testament de l'Empereur, à sa volonté que « [ses] cendres reposent sur les bords de la Seine au milieu de ce peuple français *qu'[il] a tant aimé* ».

Dans son hommage à Malraux, Louis Bertagna, dernier médecin de l'écrivain, nous révèle cette question du Général au moment de le quitter : « De vous à moi, que pensez-vous vraiment de lui²⁶? », histoire de faire tomber le masque de son thuriféraire dont, à l'évidence, il n'est pas dupe.

Le texte des *Chênes qu'on abat...* est à comprendre dans sa clôture. Paru peu après la mort du général, il est une sorte d'hommage funèbre, « un tombeau » au sens littéraire du terme²⁷.

Lors d'une interview menée par Roger Stéphane encore pour l'ORTF en avril 69, Malraux raconte cette anecdote : « Pas de courrier à Sainte-Hélène. Les journaux anglais, rarement. Premier arrivage, après des mois, d'un certain nombre de caisses dans lesquelles il espère trouver des journaux qui lui donnent des nouvelles de l'Europe. Les

24 *Napoléon par lui-même*, p. 158.

25 « Il avait la religion de sa mère » « Les grands conquérants sont rarement interrogés par le sens de la vie : Alexandre, César, Gengis, Timour... Quand ils sont venus devant Dieu, je suppose qu'il les a tous envoyés au catéchisme... ». Malraux dans *Les Chênes...* Pléiade, OC III. 612.

26 *NRF*, numéro spécial Malraux, Juillet 1977. In *Il a vécu jusqu'à sa mort* par Louis Bertagna.

27 Précisons de plus que l'ouvrage fut interrompu par la mort de Louise de Vilmorin le 26 décembre 1969, soit quinze jours après le déjeuner à la Boisserie.

caisses contiennent des lettres d'amour de femmes qu'il n'a jamais vues et qui lui proposent de partager sa vie... ».

L'écrivain aimait citer la phrase de Napoléon que nous avons choisie pour exergue à cette étude : « Je fais mes plans avec les rêves de mes soldats endormis²⁸ ». Elle le troublait parce qu'il la trouvait à la fois « magnifique et incompréhensible ». Plus belle encore peut-être, à proportion qu'elle est « incompréhensible ». Elle échappe en effet à la logique : on ne bâtit pas de stratégie avec des rêves, encore moins avec ceux des autres, tout comme il est invraisemblable de croire un instant que Napoléon proscrit et condamné à l'isolement puisse avoir reçu des caisses de courrier pleines de lettres de femmes enamourées. Le mot-à-mot du sens n'a pas de sens parce que le sens se trouve ailleurs, dans le métalangage poétique, dans « *l'absente* de tout bouquet » de Mallarmé²⁹.

Aussi la question du Général à Malraux reste-t-elle assez vaine, bien que l'écrivain se prête au jeu, au risque d'exalter encore, par le parallèle qu'il établit, le gaullisme « frénétique » et incompris de tant de ses lecteurs.

« Vivant il a marqué le monde, mort il le possède », disait Chateaubriand de Napoléon. A l'évidence, Malraux – quand il n'est pas à Colombey –, reste *possédé* par le personnage de l'Empereur, autant pour son génie que pour leur tropisme partagé de « rêveur éveillé ».

27 mars 2019

28 Pléiade, OC III, *Les Chênes...*, p. 614. Malraux cite la phrase au présent de l'indicatif, celle de Napoléon était au passé composé. Le présent dit « d'habitude » », en réalité à valeur intemporelle, accroît encore son effet.

29 Voir à ce sujet la préface écrite par Mallarmé, *L'Avant-dire*, pour *Le Traité du verbe* de René Ghil. 1886. BN.



Jacques-Louis DAVID (1748-1825)

Portrait inachevé de Bonaparte en 1798, peint sur le vif. Il devait représenter Napoléon Bonaparte sur le plateau de Rivoli, tenant à la main le Traité de Campo-Formio. Musée du Louvre.



Jean-Pierre Marie JAZET d'après Horace VERNET, 1749-1863.

Aquatinte réalisée en 1840 à l'occasion du Retour des Cendres et nommée : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé ». Musée de Bois-Préau à Rueil-Malmaison.